

CINÉ MAGAZINE

26 JUILLET 1934

1fr50

TOUS LES JEUDIS



Charles Boyer

*qui vient de signer un contrat
de longue durée avec* **PATHE-NATAN**

LES POTINS DE LA SEMAINE

HISTOIRE MACABRE

On donne depuis peu à Paris un film intitulé **Trois jours chez les vivants**, appelé à faire des délices de M. de Borniol — funérailles, convois et enterrements en tous genres — en personne.

Qu'on en juge : Afin de passer le temps et histoire de se distraire un brin, la mort imagine de vivre trois jours sur la terre. Durant ces soixante-douze heures, vêtue d'un smoking très "Côte d'Azur" elle séduit une jeune fille hyper-sensible. Déjà la morale n'y trouve pas son compte. Mais cela n'est encore rien. Apprenant quel compagnon elle a choisi, la jeune fille décide de le suivre dans l'au-delà.

Et voilà... Sans doute s'y marieront-ils et auront-ils beaucoup d'enfants.

D'enfants mort-nés, évidemment.

DES BEAUX TITRES D'ARTICLES

Tous ceux qui s'intéressent au cinéma depuis longtemps déjà, n'ont peut-être pas oublié les articles savants — ô combien — d'un certain docteur genevois, qui provoquaient, lors de leur parution, l'hilarité de toutes les salles de rédaction...

Les jours se suivent et se ressemblent. Cinémagazine a reçu la semaine passée la visite d'un tout jeune homme venant proposer quelques articles pour notre revue.

Or, savez-vous quel était le titre du premier "papier" ? Pour un cinéma aérodynamique (!?!). Tout un programme, comme on voit !

CONFRATERNITÉ

La corporation des auteurs dramatiques s'est-elle assez gaussée des "gens de cinéma" s'indignant des critiques, aussi violentes qu'injustes de feu Alfred Savoir !

Si, de son vivant, l'auteur de la **Mar-grave** ne fut pas épargné par ceux-ci c'est juste de dire que sa mort fit taire, comme par enchantement, toutes les récriminations. Mieux : plus d'une voix s'éleva dans la corporation pour regretter l'éminent auteur dramatique au talent indéniable.

Il nous plaît d'autant plus de relever un tel geste, qu'il n'en alla pas de même chez les confrères de Savoir. Que l'un d'eux, en ces temps difficiles, ait osé prononcer sur la tombe fraîche ouverte de son ami, un féroce éreintement de son œuvre, dépasse l'imagination.

Et pourtant cela est. Son discours ? Il fut entièrement composé de phrases dans le genre de celle-ci :

" Je vois encore ton pauvre visage hagard à ta dernière générale, qui fut le plus grand four enregistré jusqu'ici. Ou de cette autre " Tes œuvres ont été au fond de grands ratages " . Gentil, n'est-ce pas ?

O PUDEUR

Il paraît que des associations puritaines, groupant quatre millions de membres, viennent d'entreprendre une grande campagne contre les films licencieux tournés à Hollywood. Elles ont notamment jeté l'interdit sur les films de gangsters, les films où l'on voit des souteneurs " non chatiés " (sic) ; enfin tous les films où se trouvent des scènes choquantes. Exemple : **Madame Du Barry**, avec Dolorès del Rio où l'on voit, dans une chambre à coucher, un lit qui offense la pudeur (resic).

Pour peu qu'une telle vague de pudibonderie continue, il est à prévoir que les studios d'Hollywood devront bientôt fermer leurs portes, faute de scénarios orthodoxes !

PROJETS... PROJETS...

On va prochainement construire à Paris " Une maison des Nations " destinée à abriter une Exposition Universelle permanente.

Une salle de cinéma a été prévue dans le projet. Fort bien ; mais en ne nous dit pas quels films y seront projetés.

Ce qui n'est pas fait pour diminuer nos craintes. Car enfin, n'oublions pas que **Bouboule I^{er}** a failli représenter en août prochain, à la Biennale de Venise l'art et le goût français !

FAUTE DE MERLES...

Ayant appris qu'un " stokeur " parisien possédait une copie du film de Charles Ray **Premier Amour**, le directeur d'un club du Midi, écrivit au propriétaire de ce véritable chef-d'œuvre de l'époque héroïque du cinéma.

En réponse, il reçut la lettre suivante : « Monsieur,

« Suite à votre honorée du 23 courant, « nous avons le regret de vous informer « que **Premier Amour** a été vendu. « Néanmoins, nous avons d'autres films « susceptibles de plaire à votre client « tèle et que vous pourrez visionner le « jour qui vous conviendra, tels que : « **Un jeune Amour, Amour et Mandoline, Amour masqué, Sa Majesté l'Amour, Amour et Carrefour, Amour** « **Amour**, etc... »

« Veuillez agréer, Monsieur... »

LE TORCHON BRULE...

Entre Charles Boyer et la firme Américaine qui l'engagea pour tourner à Hollywood. La ville du cinéma l'accuse " d'avoir trop de tempérament ". Mais ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Le créateur de **Liliom**, auquel on avait assigné un rôle dans **La Mariée Captive**, le trouva indigne de son talent. Et de sortir du bureau du **director** en claquant les portes. Ah ! mais...

Décidé à ne rien vous cacher, nous pouvons bien vous avouer que pareilles mésaventures arrivèrent au créateur d'I. F. 1, lors des derniers mois de son séjour en France.

Nous pourrions indiquer plusieurs rôles magnifiques qu'il refusa, ou parce que trop courts, ou parce qu'antipathiques ou pour d'autres raisons assez obscures...

Il croyait qu'en Californie ses volontés seraient des ordres.

Patatras ! Aujourd'hui M. Boyer " a trop de tempérament ".

Le compliment fleuri cache mal l'épine...

AFFAIRE D'HONNEUR

Ce réalisateur qui, en d'autres temps... paierait s'il le pouvait, est affligé d'une femme fort acariâtre et... encombrante. Lorsqu'il dirige un film, elle n'a de cesse d'être sur le plateau, inspectant tout et tous de son œil dominateur.

Dernièrement sur le " set " où notre homme dirigeait une scène particulièrement osée, éclata soudain une violente altercation entre lui et son épouse. Celle-ci lui reprochant de prendre son rôle... d'animateur un peu trop au sérieux. Cris, disputes, dont un taxi peu après emportait les derniers échos...

— Et comment s'est terminée cette petite prise de bec... demanda le lendemain au réalisateur un de ses confrères.

— Oh ! très bien, fit celui-ci... J'ai obtenu peu après une réparation par les armes !...

PETIT COURRIER PERSONNEL

Baron Céleri. — Je comprends votre émoi qu'un confrère ait appelé **Trois jours chez les vivants** : **Le Roi de Camarde**.

Un petit curieux. — Non, l'actrice Annie Ducaux, n'est pas apparentée à l'inventeur de la peinture laquée du même nom ou presque.

Un qui a des lettres. — C'est en effet dans **Le Bossu** qu'on trouve la phrase célèbre : " Si tu ne vas pas à la gare d'Hyères, la gare d'Hyères ira à toi ".

L'HOMME INVISIBLE

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINGHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr. — (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



Un certain 3 novembre à midi, à l'heure du déjeuner à Bayonne, un bébé venait au monde : le futur Pierre Richard-Willm. Il lui est resté de cette circonstance un solide appétit ; ce qui ne devait pas l'empêcher cependant de ne tenir à la terre que par un fil, et de voyager souvent au beau pays des rêves.

Ses parents se déplaçaient beaucoup, parce que son père, originaire du Dauphiné, était ingénieur. Sa mère, Alsacienne, devait transmettre à l'enfant l'aspect physique caractéristique de l'Alsacien blond, grand et solide, ses yeux bleus et son goût pour les légendes brumeuses du Rhin, pour les contes de fées.

Peu de temps après sa naissance, on l'emmena à Barcelone, où il devait habiter six ans, et dont il lui reste deux souvenirs très nets :

Il avait environ trois ans quand on lui mit sa première culotte (en ce temps-là, on mettait les garçons en culotte assez tard) ; elle était, il se le rappelle encore, en flanelle rouge, qu'accompagnait une blouse blanche. Très fier de lui, le premier dimanche après-midi où on l'emmena promener ainsi vêtu, il se mit à courir devant sa famille, les yeux au ciel. Soudain, il sentit que le terrain devenait gras autour de lui. Abaisant les yeux, il constata que son mauvais génie l'avait conduit au milieu d'une mare de boue à demi desséchée. Découragé, ne sachant comment en sortir, il ne trouva rien de mieux que de s'asseoir par terre. Ce fut, comme on le pense, un désastre pour la belle culotte. Comme on n'était pas loin de la maison, on le ramena pour lui remettre sa robe de fille, ce qui le vexa énormément.

Deuxième aventure mémorable : Peu de temps après, sa mère lui avait confectionné pour le carnaval un costume de paysan castillan : culotte et boléro de velours grenat, petit bonnet assorti, etc. Sa nourrice lui avait appris à danser le fandango, avec des castagnettes et, voulant montrer les talents de son nourrisson, elle avait demandé la permission de l'emmener à la fête. On le fit monter sur un petit monticule, et il se mit à danser ; il eut un succès fou ; encouragé par les applaudissements, il s'apprêtait à continuer quand un admirateur enthousiaste lui jeta une pièce d'argent. Il s'arrêta net, étouffa des larmes de rage, et se précipita à travers la foule. Pour lui, l'argent était une chose vile et matérielle qui servait à acheter la viande et les légumes ; le fait qu'on lui en ait lancé pour encourager son effort artistique l'avait profondément blessé.

De ces deux minces anecdotes, il résulte deux choses, qui se sont vérifiées plus tard : Pierre Richard-Willm s'abandonne facilement au découragement, et il déteste l'argent.

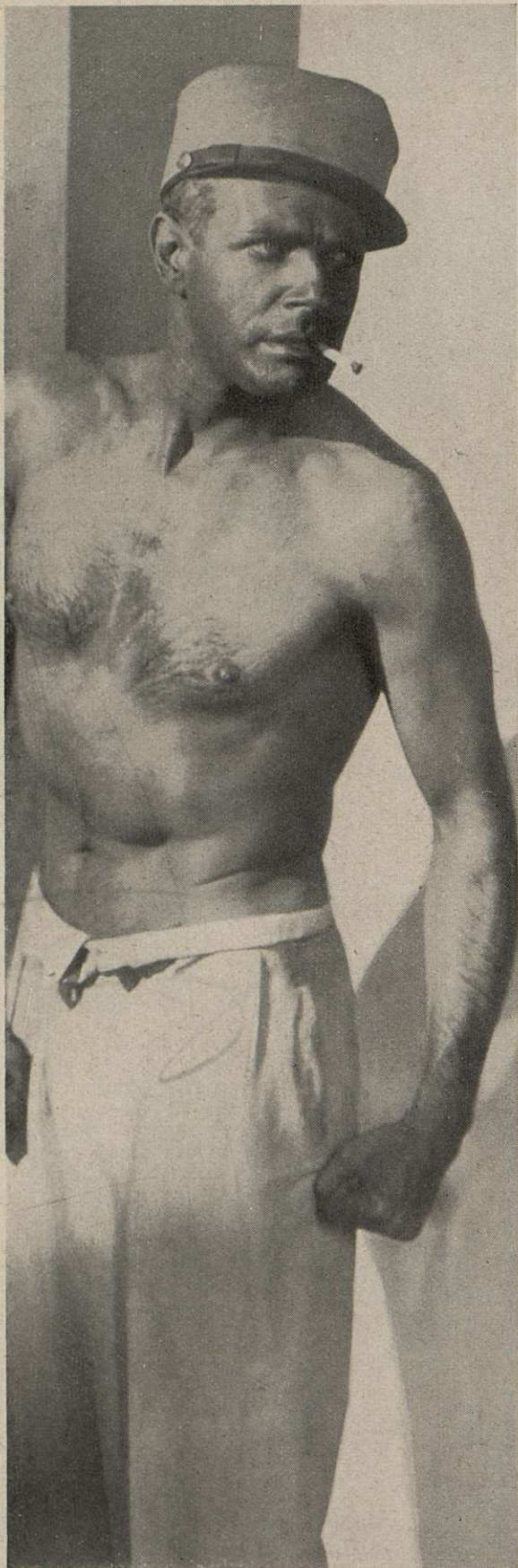
Comme il le dit lui-même :

Dès qu'une difficulté surgit, il n'a nulle envie de lui faire front ; il s'assoit et attend que cela se passe tout seul. A cause de cela, il ne sera jamais metteur en scène de cinéma, bien qu'il reconnaisse que ce métier doit être encore plus passionnant que celui d'acteur. Mais la responsabilité qu'il comporte l'épouvante littéralement.

D'autre part, il considère comme une assommante corvée le fait d'avoir à discuter des contrats, des conditions d'engagement.

A six ans, ses parents l'amènèrent à Paris. Deux ans plus tard, il découvrait le théâtre, et ce devait encore être pour lui un souvenir inoubliable.

On l'avait emmené à une conférence où il s'était copieusement ennuyé ; quelques jours plus tard, des cousins de passages à Paris, ayant loué une



P.-R. Willm dans "Le Grand Jeu".

baignoire à l'Odéon, avaient encore une place de libre ; ils proposèrent d'emmener le petit Pierre, qui opposa d'abord une résistance acharnée ; il craignait que cela soit aussi ennuyeux qu'une conférence ! On vainquit sa répugnance en lui promettant qu'il serait assis dans une baignoire ; il céda mais il voulut absolument emporter un morceau de savon.

On jouait le *Mariage de Figaro* qu'il prit pour un grand drame ; il pleura sans arrêt, sanglota aux adieux de Chérubin à sa marraine, et aussi quand Almaviva veut s'emparer de la clef du pavillon.

En sortant, il donnait la main à sa cousine ; mais mal remis de ses émotions, il alla se cogner violemment le nez dans une des colonnes qui entourent l'Odéon. Et cela lui fit un souvenir cuisant de plus...

Il venait de découvrir le théâtre. Dès lors, ce fut une folie ; on lui offrit un petit théâtre qu'un de ses frères, futur ingénieur, éclaira à l'électricité, avec une rampe blanche et une rampe bleue, s'il vous plaît ! Pendant un an, patiemment, Pierre Richard-Willm édifia de ses mains une foule de personnages qui jouèrent dans *L'Oiseau Bleu*. Ils furent l'origine de sa vocation de sculpteur et aussi de son goût inné pour les décors et les costumes de théâtre. *L'Oiseau Bleu* fut joué, devant des camarades de lycée et leurs parents, pendant des vacances de Pâques.

Car, Pierre Richard-Willm, maintenant, allait au lycée, comme ses frères, pour devenir ingénieur. Mais les sciences ne lui plaisaient pas du tout. Pour qu'il consentit à travailler sérieusement, il fallut lui promettre une merveilleuse récompense : lui faire donner de bonnes leçons de piano.

Ses frères faisaient du sport, jouaient au hockey mais lui, y montrait une telle répugnance qu'on finit par le laisser tranquille ; il préférait la lecture, la musique, la sculpture, la peinture, le théâtre. Après le bachot, on lui permit de faire sa philosophie au lieu des mathématiques prévues.

* * *

Quand il fut bien acquis que les sciences exactes n'étaient pas son affaire, on le laissa entrer aux Beaux-Arts.

Au lycée, il avait un petit camarade dont les parents étaient directeurs-proprétaires du théâtre en plein air de Bussang. Il alla passer ses vacances chez ce camarade. On devine que le travail qui se faisait au théâtre le passionnait ; il aidait à édifier les décors, à les peindre ; et, peu à peu, on prit l'habitude de le considérer comme un professionnel.

C'est de cette époque-là aussi que date pour lui le plus émouvant souvenir de musique et de nature réunies... Donc, une année, il avait quinze ans, les amis de Bussang l'emmènèrent à Zurich, où se donnait la première représentation de *Parsifal* hors d'Allemagne ; c'était la première fois qu'il entendait du Wagner dans un cadre pareil : décors grandioses, orchestre invisible, etc. Il était encore émerveillé par cette découverte quand les amis lui firent, dans une grande randonnée de dix jours, traverser la Suisse à pied, sac au dos, du Nord au Sud. Il fut grisé par la montagne, par les glaciers, les lacs, et conserve de ce voyage le plus délicieux des souvenirs.

Pierre Richard-Willm, qui n'aime le sport que comme spectateur — parce qu'il trouve joli à voir le spectacle d'un athlète en pleine course, ou celui d'un nageur aux mouvements souples — est un marcheur enragé ; il aime partir de très bon matin dans la montagne, loin des autos, marcher dans la rosée, écouter le réveil des oiseaux... Bref, c'est un romantique...

Il en a le regard profond, souvent levé vers les étoiles, les mélancolies, les rêveries étranges se déroulant selon des caprices incompréhensibles aux gens dits « sensés »...

Ainsi, chez lui, au-dessus d'un divan, il a un portrait de son grand-père à 18 ans ; et il se prend à rêver :

— Dire que cet homme-là, qui sourit de toute sa jeunesse triomphante, est mon grand-père ! Il serait aujourd'hui plus que centenaire !

Et il songe, en relisant le *Portrait de Dorian Gray*.

— Comme le héros du roman anglais, mon grand-père s'est peut-être mis en colère en voyant qu'il vieillissait alors que son portrait demeurait intact...

— Ah ! Avoir une photo de soi, à 20 ans, à laquelle on ressemblerait toujours...

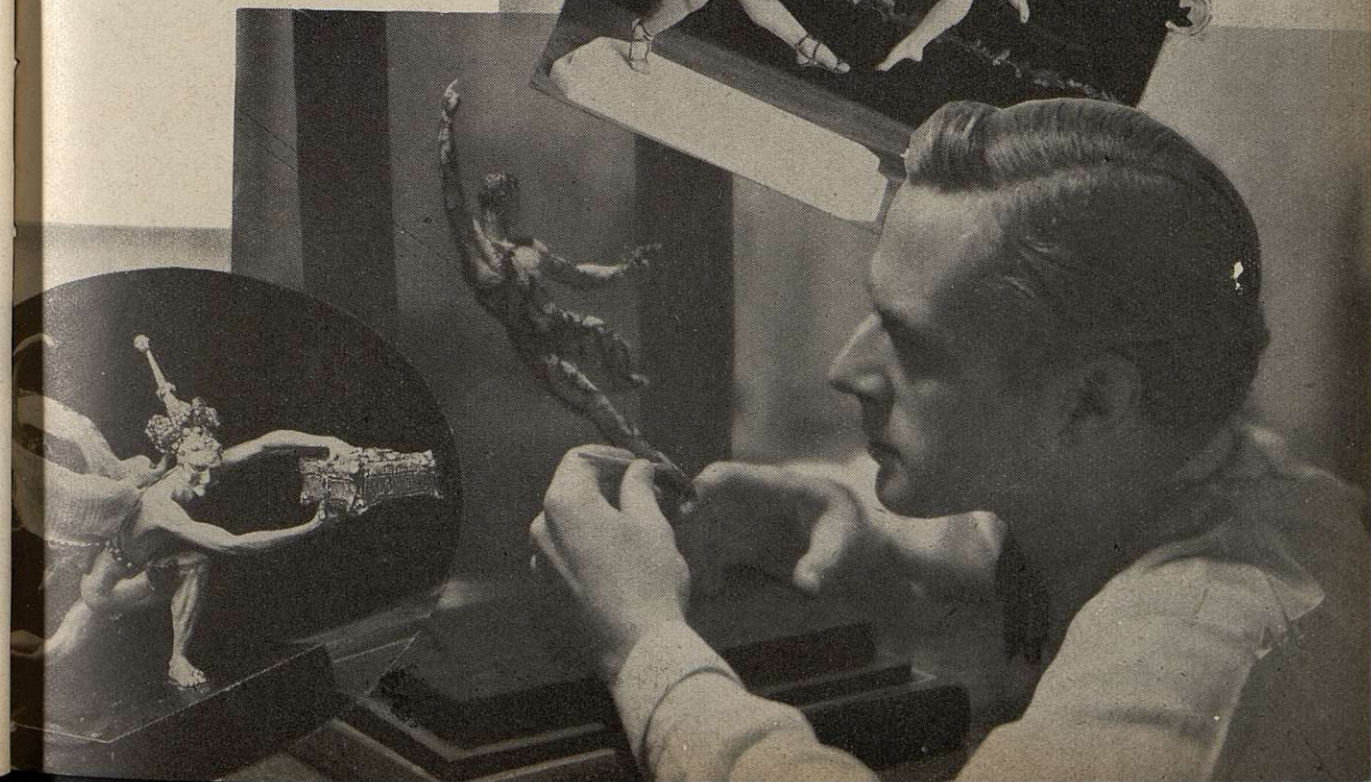
Il vit seul, dans un appartement près de la place Malesherbes, sans avoir voulu se marier. Il s'est fait, de la compagne possible de sa vie, une image tellement idéale qu'il ne l'a jamais rencontrée sur la terre... Et s'il la rencontrait, il l'adorerait de loin, de crainte de perdre ses illusions !

Tout en suivant les cours des Beaux-Arts, et en s'adonnant passionnément à l'étude du piano, il était donc devenu peintre-décorateur du Théâtre en plein air de Bussang. Il était aussi costumier, et avec quelle ingéniosité ! Aussi bien là qu'à l'Odéon où il entra plus tard, il imaginait, dessinait, coupait et cousait lui-même des quantités de costumes. Richard-Willm — qui ne veut pas se marier — serait pourtant un mari précieux : sa femme serait assurée d'avoir le plus ingénieux et le plus adroit des couturiers.

Pour une féerie *Le Château de Hans*, il se confectionna un costume d'« Ange du Mal » entièrement en paille noire brillante et frisée cousue sur un maillot collant. Pour *Amyle*, il tricota un fil métallique selon une méthode à lui pour fabriquer des cottes de mailles parfaitement imitées. Pour *Sakountala*, il imagina une haute coiffure fantaisiste, faite de fil de fer, de vieux morceaux de carton, de boules de bois, et de ficelle ; le tout était peint de couleurs vives et faisait un effet magnifique.

Évidemment, à force de fréquenter le théâtre, il avait été amené tout naturellement à jouer, mais uniquement en amateur, dans un but absolument désintéressé. (Toujours son horreur de l'argent !) Par goût, il avait appris toutes sortes de rôles, classiques ou modernes, mais sans avoir l'idée de les jouer en professionnel, sur une scène de Paris.

Pierre-Richard Willm n'a jamais abandonné la sculpture qui fut un des premiers beaux-arts qu'il aborda. Le voici, ci-contre, mettant la dernière main à une statuette d'un très beau mouvement et représentant le célèbre danseur Nijinsky dans Le Spectre de la Rose. Tout autour quelques œuvres de P.-R. Willm, toutes d'une réelle probité.



VIVENT LES VACANCES!



Il y a des mots qui ont le don de vous plonger dans une sorte d'extase voisine du délire. Le mot *Vacances* a rempli l'office d'hypnotiseur auprès des belles actrices et des vedettes masculines à qui j'ai, insidieusement, parlé de *vacances*.

Je me rappellerai toujours le regard grisé, comme stupéfié par une drogue puissante que prirent, à ce mot, la plupart des artistes questionnés par moi.

Vacances. Les uns sourirent et les autres pleurèrent dans mon giron.

— Mes vacances, soupira Gaby Morlay, je vais les passer aux studios suburbains. Et pourtant, j'ai, dans le Midi, une nouvelle maison que j'aimerais bien connaître.

— Ah, partir, faire sur les lacs de grandes randonnées, à bord d'un bateau plat et pêcher de longs poissons argentés, renchérit Annabella, les yeux levés au ciel...

J'eus ainsi les souhaits mélancoliques des acteurs que, la célébrité favorisant, le sort empêche d'aller goûter l'charme d'un repos bien gagné.

Claude Dauphin n'arrête pas de travailler, Pierre-Richard Willm terminant *Nuits moscovites* recommence tout de suite après et Lisette Lanvin, Danielle Darrieux, Josseline Gaël font comme leurs camarades ; le studio et la chaleur étouffante (42° à l'ombre) des « sets » leur tiennent lieu de plage.

Mais, heureusement, pour certains, il y a les « extérieurs ». Encore que certains extérieurs ne soient pas particulièrement reposants. Ainsi, les scènes tournées à Laghouat, en Afrique, pour *Sidonie Panache*, dans un bled embrasé par un de ces soleils qui comptent dans la vie d'un acteur...

Plaignons donc les acteurs du cinéma français qui n'ont pas la possibilité comme leurs confrères d'Amérique, de se délasser après le studio, par les jeux nautiques, le sport sur les blondes plages californiennes.

Pour les vedettes d'Hollywood, les vacances sont moins nécessaires que pour les vedettes d'Epinay et de Joinville. En effet, on ne peut qu'admirer la vie de forçat d'un comédien de cinéma parisien qui, souvent, joue au théâtre le soir, et tourne, le jour dans deux films à la fois : exemple : *Gaby Morlay*. Ou alors, quand l'acteur borne son activité à un seul film, sans jumeler le cinéma avec le théâtre, il doit, pour se rendre au studio, faire trois quart d'heure en auto. Il tourne souvent la nuit, ou très tard dans la soirée. Il rentre harassé chez lui, ne demande que son lit, sort rarement le soir, et mène ainsi une vie ahurissante pendant des mois...

SCENES DE VACANCES

Tous les goûts sont dans la nature : Jean Harlow (en haut) aime la vie au grand air, Elissa Landi (en dessous, à gauche), préfère l'équitation alors que W.-C. Fields marque une préférence très nette pour... les baigneuses ; enfin, Marie Glory (ci-dessous) aime le calme, la méditation et le repos.



A Hollywood, cité bénie des dieux, les acteurs sont strictement obligés à la présence indiquée par le contrat, et ils ne perdent pas de temps dès leur arrivée sur le « set ». Grâce à l'organisation impeccable du travail, l'artiste n'est dérangé que pour tourner, et il ne mange pas des demi-journées à rester dans sa loge, maquillé, dans l'attente du « gros plan » qui terminera la scène. De plus, à une heure fixée, généralement vers 17 heures, le travail cesse, rigoureusement, dans chaque studio. Délivré de tout souci, l'acteur ou l'actrice d'Hollywood peut rentrer « at home » se plonger dans sa baignoire, sous la douche, ou faire quelques « sauts de l'ange » dans sa piscine privée. Ceux qui n'ont pas de piscine, ont toujours la ressource, à quelques minutes de leur « bungalow », du merveilleux Océan Pacifique avec ses plages tièdes et dorées où le soleil dispense généreusement ses caresses vivifiantes.

Entre chaque film, l'artiste d'Hollywood a droit à un temps de repos. Les uns partent dans leur ranch, les autres dans les Iles du Pacifique, à Catalina, l'île paradisiaque, ou aux Iles Hawaï (Honolulu ne vous fait-il pas rêver?). Ceux qui ne peuvent quitter la Californie se résignent aux promenades à cheval dans les montagnes voisines de Los-Angeles, à des matches de golf et de tennis ou, comme Neil Hamilton, à réhabiliter la petite Reine (lire la *Bicyclette*).

N'est-ce pas, amies et amis, que vous avez un certain vague à l'âme en pensant à l'éternel paradis Californien, aux bonnes heures consacrées par la vedette au sport, au flirt, au « far niente » au bord de l'océan qui murmure éternellement sa mélodie ?

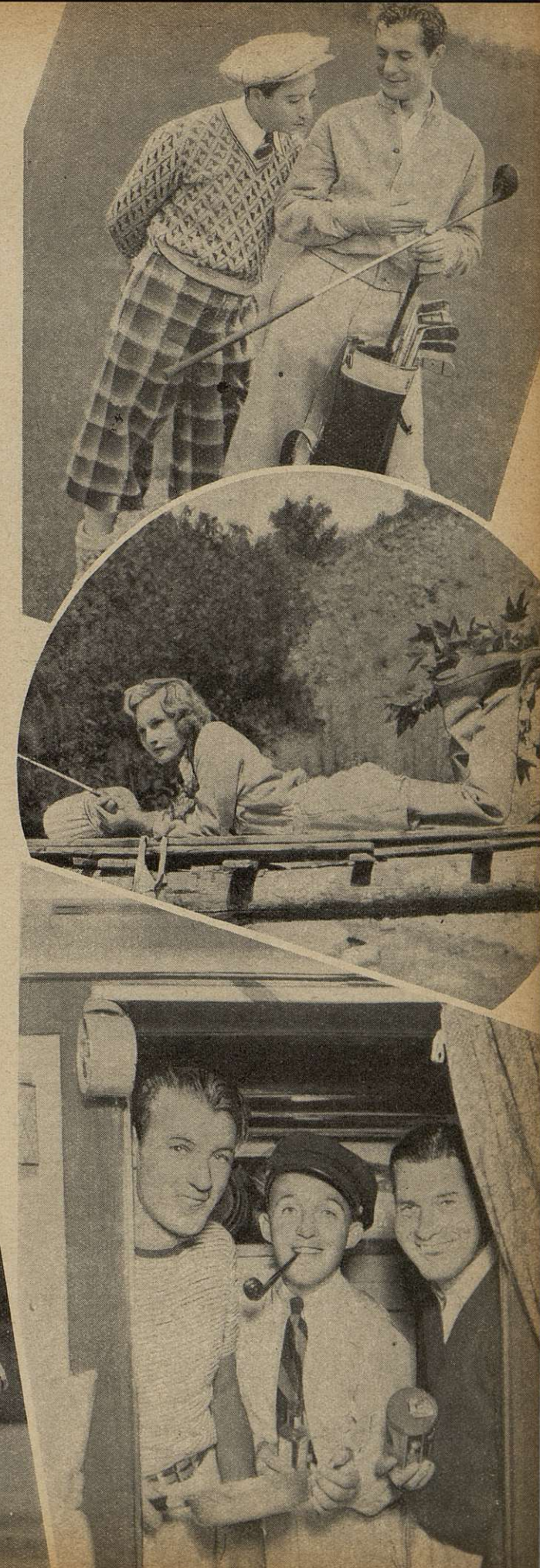
Nul doute qu'une Katharine Hepburn, un Fredric March, une Norma Shearer ne voudraient pour rien au monde mener la vie toute de labeur et de volonté d'une Gaby Morlay, d'un Pierre-Richard Willm ou d'un Harry-Baur.

Mais je sais pourtant certaine maison du Cap d'Antibes... certain petit yacht à voiles claires... certaine pinède basque... et même certain Périgord savoureux et pittoresque, où les plus occupés de nos comédiens de cinéma iront, à la vitesse de leurs 8 cylindres *Sport*, dès que le cinéma le leur permettra.

Quand même, il est bien dommage que nous n'ayions pas la Méditerranée ou l'Atlantique aux portes de Billancourt et d'Epinay...

Jean VALDOIS.

Et on a beau aimer unanimement les vacances, les avis n'en sont pas moins partagés quand à la meilleure façon de les « dépenser », comme disent nos amis anglais. Témoins Robert Montgomery (en haut) qui semble avoir acquis une très forte érudition... golfesque ; Muriel Evans, qui sait trouver pour pêcher, de bien gracieuses positions ; témoins aussi Gary Cooper, Bing Crosby et Richard Arlen qui sont en train d'improviser un repas à bord de leur petit yacht (ne manquez pas de remarquer le petit réveil suspendu à l'entrée de la porte, au-dessus du lit). Enfin (ci-dessous), le petit Jackie Cooper aspire à faire bientôt partie de l'équipe américaine de la Coupe Davis.



L'usine à fabriquer les voix...

AU PAYS DU DOUBLAGE

Le public aime à prononcer sa perspicacité en reconnaissant un film doublé, c'est-à-dire, un film où des acteurs français ont « doublé vocalement » les acteurs étrangers.

Nous avons voulu pour vous, lecteurs, faire un voyage d'exploration au pays du doublage, du « dubbing » comme on appelle ce patient truquage.

Nous savons que les films doublés ont des détracteurs nombreux, mais, avec une amélioration de la technique du doublage, le nombre des partisans grandit. Pour donner aux partisans l'impression qu'ils n'ont pas tort de préférer un bon doublage à un film parlé dans une langue qu'ils ne comprennent pas, et aussi pour montrer aux contempteurs du film post-synchronisé quelle conscience s'attache maintenant à ce délicat travail de réajustement artistique, nous avons été visiter plusieurs studios de post-synchronisation.

Avant tout, le premier travail, et de beaucoup le plus minutieux, est la composition du dialogue français. Il est confié à des spécialistes qui ont du cinéma une grande connaissance, qui savent surtout parfaitement la langue qu'ils auront à transposer en français, et qui écrivent le français sans fautes.

Quelquefois un dialogue se contente de traduire en bon français une phrase anglaise, et reste cependant « syllabiquement » parfaite pour le doublage. Ainsi, dans *Henry VIII*, cette phrase : *Chaque femme se croit toujours la vraie femme du mari de chaque autre femme* est tirée habilement de la phrase britannique : *Every woman thinks herself the right wife for every other woman's husband*. D'autres fois, les mots sont absolument opposés par leur euphonie, leur assemblage de lettres, mais, leur différence s'éteint quand le mot français paraît miraculeusement jaillir des lèvres étrangères...

Ainsi : *I don't know* ne peut pas toujours devenir dans le dialogue français : *Je ne sais pas*, car le « *know* » n'équivaut en rien, pour le mouvement des lèvres, au « *pas* ».

Le travail du dialogue demande deux ou trois semaines de collaboration entre l'écrivain des textes français et le technicien du doublage. Une fois le dialogue définitivement mis au point, on choisit les artistes dans les troupes théâtrales où se recrutent les meilleures voix, les artistes habitués à parler, à nuancer leurs inflexions vocales.

Puis, quand tout est au point, on commence les répétitions et le travail technique du doublage.

Plusieurs procédés de doublage existent et donnent de bons résultats.

Il y a le procédé de doublage par l'Image, utilisé par les Studios Fox à Saint-Ouen, par Paramount, par Warner Bros, M.G.M. Pour l'enregistrement, les acteurs se tiennent devant un écran où défile le film à doubler. Chaque bout de scène est ainsi projeté tandis que les acteurs français, qui doivent avoir appris « par cœur » le texte, le disent au rythme indiqué par leurs hallucinants doubles visuels. Quelquefois, une bande lumineuse reflète aussi le texte français et les doubleurs ont à suivre l'écran et le *lecteur de texte*, ce qui n'est pas un mince travail d'assimilation.

D'autres procédés se bornent à faire défiler le texte à « parler », qu'un diagramme lumineux morcelle selon le rythme naturel du texte étranger.

Naturellement, dans toutes ces occasions, le film étranger a été longuement vu, revu, par les acteurs. Mais, le seul fait d'avoir à parler devant la toile où les ombres s'agitent, et de calquer sur les mouvements des mâchoires leur propre oratoire, doit singulièrement glacer les acteurs. De plus, la fatigue est immense. Essayez donc, pour vous entraîner, de « regarder » et de « lire » tandis que passe un film américain avec sous-titres français. Tantôt vous fixerez les visages, tantôt vous concentrerez votre attention sur les sous-titres, et là dedans, que votre oreille se débrouille...

C'est ce terrible labeur, cette tension nerveuse perpétuelle qui sont le lot des artistes doubleurs. Alors, imaginez que, dans le studio peuplé seulement d'ombres grises et noires, les acteurs aient à jouer vocalement une passionnante scène d'amour, ou à arracher de leurs gosiers des cris de douleur? Ils ont bien du mérite de faire jaillir certains accents émouvants dans de telles conditions mécaniques.

Un autre procédé qui me paraît apporter un perfectionnement sur celui de l'Image est celui de M. Gorochoff employé pour les très bons doublages de *Henry VIII* et de *Catherine de Russie*.

Le film est projeté autant de fois qu'il le faut, aux artistes préalablement choisis selon les caractéristiques de leurs voix. Quand ils se sont suffisamment imprégnés de leurs personnages, ils viennent aux répétitions.

Le texte est écrit, phrase par phrase, scène par scène, sur un rouleau de papier qu'un projecteur renvoie sur un écran, de haut en bas. Les phrases sont écrites à la main, avec certains espacements ou éloignements des caractères qui servent à indiquer

Ci-dessous, Franchot Tone et Contance Bennett, dans *L'Étoile du Moulin Rouge* et en médaillon, M^{me} Stanley, qui double cette dernière dans la version française.



les inflexions plus ou moins traînantes à observer sur quelques mots. Ainsi l'on écrira : *Vous êtes vraiment fâchée?* ce qui indiquera à l'acteur qu'il doit appuyer sur *vraiment*. Des chiffres allant de 1 à 7 sont placés au-dessus de chaque phrase. Une phrase 3 suivant une phrase 5 indique à l'acteur qu'il doit s'éloigner du Microphone de deux degrés, et il se réfère pour cela à un tapis sur lequel sont marquées des cases de 1 à 7, ce qui permet ainsi d'enregistrer les voix avec l'éloignement ou le rapprochement sonore qui convient. Enfin, au-dessus du texte, une boule lumineuse, projetée régulièrement par un second appareil, vient défiler à la cadence calculée du film original, ce qui donne au train de la phrase française l'allure de la phrase étrangère correspondante.

Le mérite de ce procédé est qu'il donne toute latitude d'arrêter après chaque phrase, même après certains mots, soit au cours des répétitions, soit pendant l'enregistrement. J'ai assisté à une séance d'enregistrement. Gorochoff dirigeait ses pensionnaires : Mlle Marcelle Demars, M. Daniel Régnier, Mme Suzanne Stanley. A certains moments, l'un ou l'autre trébuchait sur une intonation, sur une cadence fautive. Gorochoff faisait recommencer, remarquait : *c'est trop vite*, ou bien disait : *Non, plus ému, plus intense...* ou encore : *moins passionné, plus sec. C'est*



Charles Laughton, magistral *Henry VIII*, a parlé en français par la voix de Dorival, de la Comédie française (à gauche).

compte de tous ces éléments. Il faut faire attention au temps mis par l'un ou l'autre à dire telle phrase, car la demi-seconde de trop ou de moins peut faire un décalage énorme dans le synchronisme, et empêcher l'illusion de naître. Imaginez que la dame qui dit : *Vous êtes tout pour moi, mon amour*, prononce le dernier mot amour sans que sa bouche remue. C'est à l'actrice française de prononcer la phrase en assouplissant les mots à la cadence naturelle qu'ils auraient si on les disait sous l'empire d'une précipitation passionnée...

Il est certain que tous ceux qui travaillent à écrire les dialogues de doublage savent de quels pièges est tendue la langue française qui s'accommode si mal des bouches étrangères. C'est encore avec l'italien que le français s'accorde le mieux. Les labiales et les voyelles passant par les lèvres françaises ont rigoureusement l'air de tomber des lèvres transalpines. Mais quand il s'agit des belles bouches yankees, le doublage devient de l'acrobatie. Alors, comme il faut en plus des minutieux repérages veiller aux intonations de chaque mot, pour chaque rôle, même le moins important, jugez de ce formidable travail de patience que constitue un doublage réalisé avec intelligence.

Vous me direz, tout cela est très bien, mais n'y a-t-il pas là une contrefaçon artistique, une profanation?

Je n'en sais rien. Je n'ai pas à juger.

La seule impression rapportée de mon voyage au pays du doublage est une grande, une solide admiration pour ces acteurs, pour ces artisans, pour ces techniciens qui, dans l'ombre sans gloire d'un auditorium, travaillent à recomposer le mieux possible la symphonie des voix humaines.

Si vous voyez un film bien doublé, si les dialogues ne sont ni idiots, ni mal écrits, ni mal pensés, enfin si les voix qui disent en français ce que les personnages disent en américain, en anglais, en allemand ou en tchèque, si ces voix ont su vous amuser, vous émouvoir, vous toucher, pensez un peu aux acteurs qui ont fait le sacrifice de leur visage et qui ont su trouver en eux les accents justes pour vous faire vibrer. Et ne dites pas trop de mal du doublage.

Lucie DERAÏN.



En médaillon, Daniel Régnier qui double Wallace Beery dans *The Bowery*.

ça, vous y êtes. Et la phrase continuait, enregistrée automatiquement avec les phrases mauvaises, que l'on couperait ensuite au montage.

Et les phrases que disaient les comédiens prenaient, dans cet auditorium, un singulier accent de puissance suggestive. Je vis ainsi Mlle Demars passer, sur la même phrase, de l'intonation inquiète et troublée à l'intonation autoritaire et persuasive. Plus loin, M. Régnier prononçait un : *peut-être*, de dix façons dont la dernière fut la bonne. Et chacun se remettait dans le mouvement naturel du texte, aussi bien que dans la chaleur de l'histoire qu'ils recréaient de toute leur volonté.

Il y a des voix blondes, des voix brunes, des voix chaleureuses, des voix sèches. Il nous faut tenir



LE POINT DE VUE DE L'ÉPICIER

JE sais bien que vous allez me dire : « votre place n'est pas ici, et chacun son métier... et tâchez plutôt de découvrir un nouveau fil à couper le beurre en forme de feuilles d'acanthé » !

Pourtant, voyez-vous, cela va me faire du bien de m'éloigner un peu de mes conserves, de mes sacs de sel ou de pois cassés. D'autant plus que s'il me plaît de parler cinéma, c'est que vraiment je crois le plus petit épicier aussi apte à en discuter que tous vos grands pontifes !

C'est le jour où Séraphine, ma fille, est allée au studio que tout a commencé à mal... tourner...

D'abord, Séraphine m'a déclaré tout net que, dorénavant on l'appellerait Liliane.

« Ça fait plus chic, disait-elle, plus « star » !

Et puis, un beau soir, Séraphine m'a amené au cinéma. Dame ! C'était bien la troisième fois de ma vie que je m'rendais. Nous, avec toutes nos marchandises, on n'a jamais fini de travailler derrière le rideau de fer... Il y a toujours un sacré bocal de cornichons qui s'abiment ou un camembert qui file en Chine...

Il faut s'occuper de tout notre petit monde... La première fois, j'avais vu *Christus*, du beau et fort, avec un Jésus qui grimait au ciel à toute allure ; *Quo Vadis* ! et *Les Deux Orphelines*, aussi, du « tout beurre »...

Au cinéma, Séraphine commence par se pencher vers moi et sussure :

— Ici, c'est un temple de l'art muet. Tu vas connaître le septième art.

Je réponds :

— Bon, bon... C'est un peu comme si on faisait du café-conc' dans une église...

Quoique, au fond, ça me paraissait ressembler plutôt à un grand hangar... Et il faisait bien chaud... Séraphine a continué :

— D'abord, un film avec Poli Negra...

— Bien, bien, je fais... Un film avec Pogri Neli, ça doit être bien...

Il fallait paraître au courant... Remarquez que je n'ai absolument rien compris à ce que baragouinait cette Pogri Neli, vu qu'elle parlait un langage curieux, quelque chose qui ressemblerait au parler du père Maximilien, l'ancien douanier, qui n'a plus de dents...

Maintenant, a encore dit Séraphine, c'est « mon » film ! Là, je me suis tenu bien droit sur mon fauteuil. Le film courait tout doucement. A un moment, fatigué d'être planté comme un macaroni d'Italie, je m'enfonçai doucement... Séraphine me pince le bras très fort :

— Iconoclaste...

— Séraphine, ne sois pas grossière...

— C'est moi là...

Cette fois, je me mets en colère :

— Ta pauvre mère, Séraphine, ne mérite pas qu'on l'accuse d'avoir accouché d'un pied... Ni moi non plus d'ailleurs !

Car, sur l'écran, on voyait une paire de jambes, bien belles du reste, mais c'était tout !

— C'est que, m'expliqua Séraphine, je fais dans le film le rôle de la paire de jambes qui excitent le vieux monsieur...

Vraiment, cette jeunesse se croit tout permis :

— On t'a payée pour ça ?

— Soixante-dix balles... Et avec des ballants comme ça, c'est donné !

Le film, je ne vous le raconterai pas, il y avait là un mari, et sa femme, en lecture avec un greluchon ; et de répéter sur tous les tons : je suis chipé pour toi, j'en pince, j'ai le pépin... Enfin, un tas de mots pour rien.

— C'est une super-prédilection, disait très haut Séraphine, qui finissait par convaincre ses voisins ; et elle ajoutait :

— J'ai gardé le numéro du *Grand Art* où on écrit que c'est une œuvre puissamment humaine et dramatique, d'une sincérité émouvante, comme on en fait deux ou trois par siècle...

Je n'ai rien répondu, parce que tout à coup, je me suis souvenu que le matin même, j'avais utilisé ce numéro du *Grand Art* pour emballer les carottes de Madame Tabouet...

— Qui qui joue dans ton film, fillette ?

Séraphine a levé les bras au ciel :

— Comment ! Tu ne connais pas Gaby Boulemiche ? Notre meilleure vedette, une enfant de la balle qui a fait son chemin par elle-même ; c'est la maîtresse des pneus Mastok... ; Avant elle était avec Edouard Tardie, le ministre... Et puis avant avec Petit-Lagrande des jambons « Aux Lilas ». On peut dire qu'elle a du talent !

Et puis, plus moyen d'arrêter ma Séraphine :

— Lui, tu vois, c'est Garavou, le célèbre Albert Garavou. Il sait pousser la chansonnette...

— Il gagne sa vie comme ça ?

— Tiens ! 300 billets par film...

Il faut paraître à la page :

— Pour rien, des miettes !

— Pour sûr, continue Séraphine, avec un talent pareil !

Moi, je trouve qu'il a une épaule plus haute que l'autre, qu'il marche en écartant les jambes et que sa voix sent le vinaigre ; mais je dois me tromper sur sa fourreaugénie, comme dit Séraphine...

— Dis, Séraphine, il va y avoir un Charlot...

Elle sourit :

— Tu ne voudrais pas ! Ici, c'est pas populaire... C'est dommage, il était pourtant bien drôle ce pauvre type, avec ses grandes godasses ! Et vrai, avec ça, vrai comme vous et moi ; dommage...

— Séraphine. Tu ne crois pas qu'ils s'embrassent un peu beaucoup dans ton chef-d'œuvre...

— Tu ne comprends rien, papa, c'est le métrage-baiser pour la France... En Amérique, c'est trois fois plus long... Au Japon, on coupe au bon moment... Ça dépend des pays...

— Comme l'épaisseur des tranches de saucisson. Séraphine, pincée, n'a pas répondu ! Elle ne m'a plus reparlé qu'à la sortie :

— Alors, papa, qu'est-ce que tu penses de mes débuts.

Je lui ai dit, mais alors, bien franc, comme je vous cause :

— Séraphine, à prix égal, donnant donnant, lorsque tu montres tes soixante-dix francs de jambes, ça représente un bocal de douze livres de cornichons... « Verre en plus ! »

L'ÉPICIER.

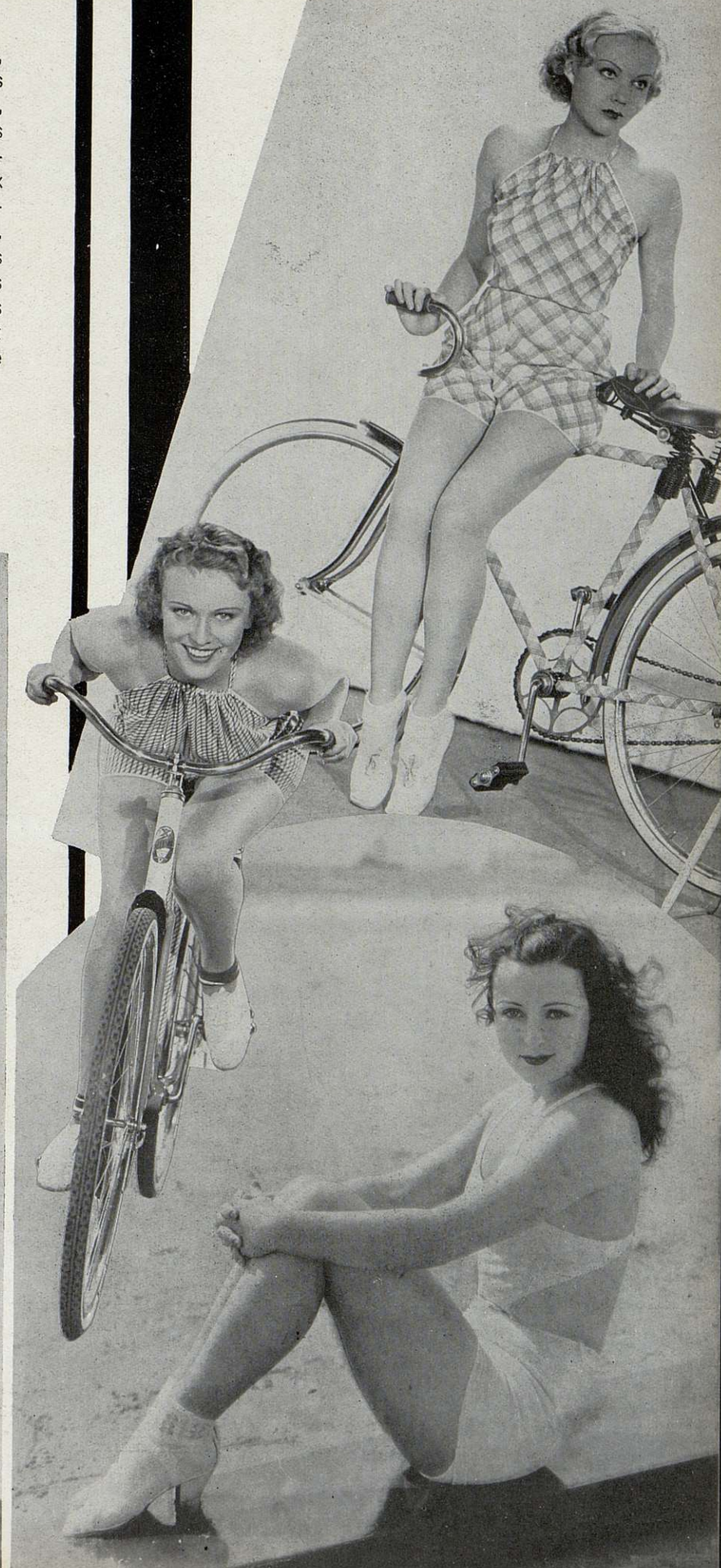
POLICHE

On peut reconnaître dans ces photographies : **Marie Bell, Constant Remy, Alexandre Darcy et Edith Mera**, principaux interprètes du très beau film qu'Abel Gance a réalisé d'après l'œuvre célèbre d'Henry Bataille et qui passe en exclusivité au Marignan.

(Prod. Films Critérium)
(Dist. Films Sonores Tobis)



Bains de mer et de soleil, nage, aviron ou bicyclette, tous les sports en plein air, l'été venu, sont excellents, indispensables même, pour procurer un délassement nécessaire à ceux que la vie des studios a passablement fatigués et surexcités. Voici tout un choix de jeunes vedettes qui, sur les plages ensoleillées, se détendent nerfs et muscles et pourront bientôt aborder le studio et tout ce qu'il comporte d'harassant.





Gaby Morlay et André Luguet principaux interprètes de *Jeanne*, que Georges Marret réalise actuellement d'après l'émouvante pièce de Henri Duvernois.

ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...



Quoiqu'on en dise la mode parisienne conserve toujours outre-atlantique son prestige qui est grand. Plusieurs fois déjà les studios californiens firent appel à nos maîtres de la couture, et tout récemment à Mme Chanel. Un autre représentant de la haute mode vient de séjourner à Hollywood : M. Marcel Rochas que l'on voit ici (à droite) discutant avec M. Travis Banton couturier de la Paramount de l'influence de « la ligne Mae West » sur les modèles à créer pour la saison prochaine.

A ÉPINAY CETTE SEMAINE...

Gaby Morlay est la vedette de ce film ; elle ne joue pas le rôle de Jeanne, comme pourraient le croire des gens superficiels, ignorant le sujet de la pièce. Cette Jeanne, qui a donné son nom à l'œuvre, n'existe pas, encore moins que la célèbre Arlésienne, dont on parle tout le temps sans la voir. Jeanne n'est jamais venue au monde, au grand désespoir de sa mère qui l'aurait adorée, mais n'a pas voulu d'elle pour ne pas heurter l'opinion publique (l'histoire se passe en 1886), et elle n'aura plus jamais d'enfant. La femme douloureuse, on s'en doute, c'est Gaby Morlay. Elle incarne une petite ouvrière, une jeune fille du peuple, qui travaille chez une brave femme : Mme Savignole ; celle-ci a un fils, André (André Luguet), qui ne tarde pas à s'éprendre de Madeleine, l'ouvrière ; la jeune fille l'aime aussi, et c'est la catastrophe : elle devient sa maîtresse, s'affole en se voyant enceinte, fait des bêtises.

Mme Savignole ignore toute cette histoire ; elle voudrait marier André avec une riche héritière ; et, comme elle a pris Madeleine en amitié, elle lui confie ses projets : un soir, on présentera André, au cours d'une soirée, à une jeune fille d'excellente famille. Et le soir, penchée sur l'escalier qui monte à sa mansarde, l'infortunée Madeleine voit son amant partir pour la fête.

C'est cela qu'on tourne le jour de ma visite.

Gaby Morlay, le visage contracté, douloureux, se cramponne à la rampe ; en bas, insoucieux du drame qui se déchaîne là-haut, André Luguet joyeux s'habille pour la soirée.

Rassurons tout de suite les âmes sensibles : le mariage ne se fera pas, et c'est finalement Madeleine qu'André épousera.

Rassurons aussi, par la même occasion, les exploitants et les spectateurs que le sujet effaroucherait ; dans la

pièce, on parlait nettement d'un avortement ; dans le film, on a arrondi les angles, édulcoré le sujet trop âpre, qui est devenu une histoire tellement convenable qu'elle passerait sans inconvénient dans un couvent. On n'a gardé que le fond même de l'histoire : le désir de la femme qui voudrait être mère et ne le peut pas.

Plus tard, en 1934, on retrouve les deux époux vieillies à leur foyer désert ; l'ombre de Jeanne est entre eux...

On tourne aussi, dans une chambre délicieusement démodée, (lit en bois, portière à fleurs, fauteuils Voltaire), une scène charmante ; André est encore au lit, et sa mère lui apporte son petit déjeuner ; sous prétexte qu'il a eu une bronchite étant petit, elle s'imaginerait toujours qu'il est délicat et l'accable d'attentions.

Naturellement, on a reconstitué pour ce film l'ambiance de 1886.

C'est M. Georges Marret qui met en scène lui-même, sous la supervision de Tourjansky, avec M. Bernstein (pas l'auteur dramatique, un autre) comme directeur de production, et Stradling comme opérateur.

Le reste de la distribution comprend des noms de : Hélène Perdrières, Jeanne Lion, Andrée Ducret, Claire Gérard, Sinoël, Wattier, Finaly, Christian Gérard.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'atmosphère générale du film est plutôt gaie ; et l'on entendra Gaby Morlay chanter joyeusement en travaillant.

Dans la cour du studio, un tout jeune metteur en scène, M. Robert Bresson, achevait son premier film : " Les Affaires Publiques ". Il était aux prises avec un drapeau bleu à pois blancs, orné d'une grande initiale rouge : C. Renseignements pris, il s'agissait de la bannière d'un pays imaginaire : la Crogandie. Pour que la prise de vues soit bonne, il fallait à la fois du vent pour que le drapeau flotte, des nuages pour que le fond soit joli, et du soleil pour qu'il soit bien éclairé. Or, le soleil tapait, il y avait quelques petits nuages rigolos, mais

pas un brin de vent. Un peu plus tard, le vent s'était levé, les nuages s'étaient amoncelés, mais le soleil était parti : M. Bresson faisait ainsi connaissance avec les gâchettes de la mise en scène en plein air.

Pendant qu'il attendait, il me parla de son film ; il commença par me déclarer que le titre en était " Les Affaires Publiques " ; puis, qu'il s'agissait d'un film extraordinaire, dont on n'avait jamais eu l'idée en France, composé surtout de gags très drôles, et qu'il révolutionnerait la production française. Acceptons-en l'augure, sous réserves de constater " de visu " l'exactitude de ce pronostic. M. Bresson a ensuite deux autres grandes productions en perspective. La musique, qui joue un grand rôle dans l'histoire, est de Wiener.

On avait tourné le matin, dans le parc, le lancement d'un navire... sans navire, car le parc d'Epinais ne possède même pas une cuvette. On voyait seulement la foule, sur le quai, saluant le départ de cris enthousiastes. Il y eut aussi des scènes d'aviation.

La distribution n'est pas très nombreuse : Dalio, le clown Béby, Margarithis (qui se fit remarquer dans le rôle du camelot de " L'Atalante ") et Andrée Servilange.

Quant au sujet, mystère et discrétion...

Henriette JANNE.

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE : CHARLES BOYER

Et oui ! tout arrive ! Le grand favori du jour, Charles Boyer " l'incomparable " revient parmi nous.

Il a dit leur fait aux Américains. Après lui avoir confié le principal rôle des versions anglaise et française de *Caravane*, ils voulaient lui faire interpréter un rôle que Charles Boyer a jugé préjudiciable à son renom ; et, sans hésiter un instant, il a rompu le contrat qui le liait à une firme d'Hollywood.

Mais des nouvelles toutes fraîches nous apprennent que Charles Boyer n'est pas resté longtemps " sans travail ".

En effet, M. Emile Natan a profité de son séjour dans la capitale américaine du film pour signer avec le grand acteur un contrat de très longue durée comportant plusieurs films qui seront tournés aux studios Pathé-Natan de la rue Francœur.

Et le premier de ces films serait, dit-on une nouvelle adaptation, parlante cette fois, de l'œuvre célèbre d'Alexandre Dumas, *Kean*, que dirigerait Marcel L'Herbier.

A quoi rêve Annabella accoudée à cet appareil de prises de vues dernier modèle ? A la gloire d'avoir été appelée à Hollywood ? A la douceur de vivre en France ? A son fiancé Jean Murat ? Ou bien n'a-t-elle trouvé là que le prétexte à une belle photographie ?





Abel Tarride et Alice Field.

LA CINQUIÈME EMPREINTE

FILM RACONTE

Alice FIELD..... Florence Forestier
Paulette DUBOST..... Lucie Cavalier
Mino BURNEY..... Suzanne
Abel JACQUIN..... le valet de chambre

Jean MAX..... l'Avocat Florestier
Abel TARRIDE..... Inspecteur Candely
Rolla NORMAN..... Jacques de Nissonnes
LARQUEY..... le pâtissier

Le bel et séduisant Jacques de Nissonnes a promis à sa dernière conquête, Lucie Cavalier de l'emmener en Italie. Mais Jacques ne se contente pas de courir après un seul lièvre à la fois ; la jeune fille le surprend en train de téléphoner à la fleuriste pour commander une gerbe de lilas. Intriguée, et peut-être même jalouse, elle interroge Jacques qui lui affirme que la gerbe de lilas était pour elle.

— La meilleure preuve, affirme-t-il, c'est que tu les trouveras chez toi, ce soir, en rentrant.

Lucie part rassurée, et, comme on peut s'y attendre, Jacques se précipite au téléphone et commande, pour Mlle Cavalier, une autre gerbe de lilas blanc.

L'esprit tranquille, il prépare alors fébrilement son studio en vue d'un rendez-vous galant ; puis il donne congé à son brave valet de chambre, lui intimant l'ordre de ne pas rentrer après 8 heures, car il doit dîner chez un de ses meilleurs amis, l'Avocat Forestier.

Il est huit heures ; le valet de chambre est de retour, et entrant dans la salle de bains, il découvre le corps étendu de son maître, tué d'une balle.

L'hypothèse qui se présente au premier abord à la police, alertée, est celle du suicide, confirmée, semble-t-il, par une lettre d'adieu déposée en évidence sur la table.

Mais l'Inspecteur Candely ne tarde pas, à la réflexion, à soupçonner un crime, et il commence une enquête dans ce sens. La concierge interrogée prétend formellement n'avoir rien entendu. D'autre part, la femme de chambre d'un appartement contigu à celui du crime, prétend avoir entendu, entre 6 et 7 heures, une sonnerie prolongée à la porte de M. de Nissonnes. Par contre, le pâtissier Richard, fournisseur habituel de Jacques, et qui passe son temps à jouer au Sherlock Holmes, n'apporte aucun renseignement nouveau.

Mais des bijoux d'une valeur considérable ont disparu du coffre de Jacques de Nissonnes. Et le

valet de chambre, sur son attitude gênée et réticente, est inculpé et arrêté.

Après avoir en vain attendu de Nissonnes, l'Avocat Forestier, malgré l'insistance de sa femme, téléphone chez son invité et apprend la mort de celui-ci de la bouche de l'Inspecteur Candely, qui poursuit son enquête sur les lieux mêmes de l'assassinat.

Forestier, bouleversé, reçoit chez lui l'inspecteur, et lui parle de Jacques avec une sympathie réelle et éclatante ; il lui dit même que de Nissonnes faisait une cour assidue à Florence, sa femme.

— Sans succès, d'ailleurs, précise-t-il.

Ce détail intéresse au plus haut point l'inspecteur Candely.

Forestier, de son côté, commence aussi à avoir des soupçons qui se trouvent confirmés le jour où, allant chez l'inspecteur, il y trouve sa femme. Jaloux et inquiet, il accuse sa femme d'avoir en sa possession les bijoux disparus de chez Jacques.

Or, le même jour, Lucie Cavalier ayant appris que Forestier est le défenseur de Jean, le valet de chambre, elle se rend chez lui pour lui remettre les bijoux que Jacques lui avait donnés lors de leur dernière entrevue. Jean est donc libéré, et c'est maintenant Lucie qui est soupçonnée d'avoir tué Jacques dans un accès de jalousie ; on l'inculpe.

C'est alors que Florence raconte qu'étant chez de Nissonnes le soir du crime, après avoir écrit une lettre d'adieu, Jacques avait voulu se suicider devant elle... un coup de feu était parti et il s'était écroulé. Affolée, Florence n'avait plus pensé qu'à fuir.

L'arrivée de l'inspecteur Candely annonçant qu'il vient d'arrêter l'assassin — le garagiste Maurice — lève définitivement toutes les présomptions qui pesaient lourdement sur Florence et Lucie.

Georges COLMÉ.

Reportage... sur les Reporters

Il n'est pas trop tard pour parler encore du Tour de France... et des opérateurs qui l'ont enregistré. Je me suis trouvée — oh ! sans l'avoir fait exprès ! — juste en face de l'arrivée des coureurs à une étape ; et j'ai pu admirer l'ingéniosité des opérateurs d'actualités.

L'un d'eux racontait, un peu avant l'arrivée, les difficultés qu'il éprouvait parfois pour faire son métier.

— Tu comprends, disait-il à un confrère, les gens n'aiment pas qu'on vienne se mettre devant eux. Une fois y en a un qui râlait : « J'ai payé pour être ici, Mōssieur ! ». J'y ai répondu : « Et moi, Mōssieur, je suis payé pour être ici ! Ah ! Qu'est-ce que vous avez à répondre ? » Il était tellement épaté qu'il n'a rien répondu du tout ; et je suis resté là, devant lui, tout le temps du défilé. Une autre fois...

Un hurlement frénétique coupa la seconde histoire que je m'appêtais à recueillir à l'intention de *Ciné-Magazine* : les coureurs arrivaient. On vit débouler, en peloton serré, une vingtaine de pédaleurs gris de poussière et de sueur. Trois opérateurs, soudain muets, tournèrent leur manivelle, attentifs à ne rien perdre du sprint final.

Un coureur fut proclamé vainqueur ; dans la soirée on apprit, que réflexions faites, les juges avaient décidé d'en mettre deux ex-æquo. (Je me demande même, dans mon ignorance candide, comment on peut reconnaître un ou deux triomphateurs parmi vingt types qui arrivent rigoureusement ensemble ?). C'est alors que mon camarade l'opérateur fut beau à voir :

— Dans des cas comme ça, disait-il, c'est nous les véritables juges. Notre outil ne trompe pas : l'épaisseur d'un cheveu entre deux arrivées, il n'y a que notre objectif qui peut le voir.

C'était vrai, en somme ; et il paraissait exagérément fier de son importance.

Le surlendemain, au départ, les opérateurs d'actualités, montés sur leur voiture respective et ingénieusement disposés pour permettre les prises de vues dans les circonstances et les positions les plus invraisemblables, étaient tous alignés à quelque distance de l'endroit intéressant. Ils se surveillaient du coin de l'œil ; car, si un grand esprit de camaraderie

régnait entre eux, ils n'en cherchent pas moins à se griller la meilleure place, et cette compétition donne lieu à des duels épiques, avec match-revanche, première manche, deuxième manche, belle et re-belle.

Donc, l'air pacifique et détaché, les opérateurs attendaient le moment d'opérer.

— Je crois que je vais rester ici, dit l'un d'eux ; je prendrai les coureurs au passage, plutôt que d'aller me fourrer dans la foule.

— Cause toujours, tu m'intéresses ! ronchonnait un autre entre ses dents. Comme si on ne savait pas que, tout-à-l'heure, tu seras le premier à jouer un tour de vache aux copains pour te placer aux premières loges !

Un troisième approuva chaleureusement le premier :

— Oh ! oui ; on est aussi bien ici !

Ce qui eut pour effet d'accentuer le sourire du second.

Cependant, les voitures paraissaient bien sages, et les chauffeurs somnolaient sur les banquettes. Un opérateur tira sa montre, discrètement : plus qu'un quart d'heure. La foule se pressait vers le lieu du départ.

— Je vais faire un tour par là ! dit un des cameramen d'un air détaché.

Il emmena, sans doute pour lui tenir compagnie, la voiture, le chauffeur et l'appareil.

Aussitôt, un confrère jugea utile de se rapprocher lui aussi.

Alors, ce fut une ruée ; comme une volée de moineaux, les opérateurs s'enfuirent, donnant des ordres aux chauffeurs soudain réveillés, pour se glisser dans la foule, arriver bon premier et prendre la place la plus favorable.

Cinq minutes après, ils se retrouvaient tous, n'ayant par miracle écrasé personne, alignés au départ. Sans rancune...

Et l'un d'eux concluait :

— Pour être opérateur d'actualités, il faut être débrouillard, un peu rossard avec les copains, et crier plus fort que tout le monde ; bref, il vaut la connaître... et surtout la pratiquer !

Henriette JANNE.

Ci-dessous, les opérateurs d'Éclair-Journal enregistrent le départ du Tour de France 1934 à Aix.



LES FILMS DE LA SEMAINE

MASSACRE

Interprété par Richard Barthelmess,
Ann Dvorak
Dudley Digges et Henry O'Neill.
Réalisation de Alan Crosland

Le cinéma américain, en cette période creuse, nous apporte une fois de plus un film de très bonne qualité. *Massacre*, c'est un plaidoyer en faveur des derniers peaux-rouges « parqués » dans les « Réserves ». Un jeune peau-rouge, magnifiquement « bâti », quitte le cirque de Chicago où il est grande vedette, pour aller fermer les yeux de son père mourant. Les abus, les injustices d'une administration sclérotisée le révoltent et il réussit à provoquer un soulèvement

de toute la population indigène. L'attention du gouvernement central est ainsi attirée, et, la justice triomphe. Une intrigue amoureuse d'un intérêt secondaire vient s'ajouter à ces principaux événements, mais n'enlève rien à l'envergure du drame social qui s'y déroule. Traité à la façon américaine, faite de dynamisme de vigueur et de « sensations », ce film est voué à un succès certain, car il est aussi bien interprété. Richard Barthelmess joue avec intelligence et vigueur le rôle du jeune Sioux révolté et Ann Dvorak, ne semble pas du tout dépaycée dans le rôle d'une jeune Indienne énergique et belle à la fois.

LA BANQUE NEMO

Interprété par Victor Boucher
Mona Goya, Alice Tissot
et Charles Fallot

Réalisation de Marguerite Viel.

Le nommé Lebroche est un camelot qui quitte ce métier, atteint par la crise, pour entrer comme garçon de bureau à la Banque Nemo. Son ambition et son génie l'aidant, il devient bientôt, on ne sait trop comment, fondé de pouvoir de cet établissement, puis passe au poste de directeur général. Cela vous le pensez bien, ne va pas sans nécessiter quelques insignifiantes escroqueries, mais Lebroche, qui a su se faire dans

les milieux parlementaires influents, de nombreux amis, ne sera nullement inquiété et pourra savourer tout à loisir les avantages de sa haute situation.

On cherche vainement, tout au long de ce film, le ton tendancieux ou sinon ironique qui eût pu justifier la fameuse interdiction de la censure. Au contraire, tout se déroule sur le ton de la plus parfaite benignité et le film est par là même fort divertissant. Il est très bien joué par Victor Boucher, qui mène la danse, ce dont il a l'habitude, Mona Goya, excellente, Alice Tissot, qui aurait pu être plus amusante, et Charles Fallot, convenable.

LE MASQUE QUI TOMBE

Interprété par René Ferté
Tania Fedor, André Burgère
Jean Worms et Maurice Lagrenée
Réalisation de Mario Bonnard

Une nouvelle histoire d'espionnage. La série s'allonge et se prolonge ; on ne sait quand elle finira. Les péripéties de ce dernier ne se déroulent dans le midi de la France et en Italie. Beau cadre, en vérité, et l'on s'étonne qu'il puisse s'y dérouler des événements aussi compliqués que ceux-ci. Il s'agit d'un traité secret signé par un amiral. Il est volé (pas l'amiral, le décret) et l'on soupçonne successivement le fils de cet amiral, la mai-

trasse de celui-ci, l'agent secret d'une puissance étrangère. En définitive un célèbre détective réussit à découvrir le coupable : c'est le premier soupçonné. Et l'officier d'ordonnance de l'amiral épousera la fille de ce dernier. Le spectateur, enfin, aura été satisfait du spectacle qui lui a été offert, parce qu'il y aura trouvé ou plutôt retrouvé, tout ce qui fait l'attrait de ce genre de films : intrigues, mystère, aventures, mouvement et amour. Il ne trouvera rien non plus à redire à l'interprétation qui remplit son rôle avec intelligence et bonne volonté.

POLICHE

Interprété par Marie Bell,
Constant Rémy,
Edith Méra et Alexander Darcy
Réalisation de Abel Gance.

Poliche est sans doute la pièce la plus émouvante du répertoire de Henri Bataille. C'est l'histoire d'un homme, Didier Mareuil, qui, sous les dehors les plus fantaisistes, les plus amusants, cache une sensibilité très profonde et un amour sans bornes pour sa maîtresse, Rosine de Rinek. Cette dernière accepte de renoncer à Paris et à ses plaisirs pour aller vivre avec Didier. Mais, loin des bruits de la ville, Rosine ne tarde pas à

s'ennuyer ; le souvenir d'un amant brillant qu'elle n'a pas oublié s'impose à elle petit à petit, et elle part, laissant Didier seul, morfondu. Si Abel Gance a encore une personnalité en tant que metteur en scène, il ne la révèle pas dans ce film. Et ce n'est pas à lui que nous sommes redevable de la très forte émotion que vous cause la projection de *Poliche*, mais bien plutôt au jeu pathétique (un peu trop poussé, peut-être) de Constant Rémy, et à la séduction certaine de Marie Bell. La photo, très soignée, ne mérite aucun reproche ; certaines scènes d'extérieurs sont de toute beauté.



ALORS que dans les salles de spectacle cinématographique, la morte-saison bat son plein, une activité fébrile règne dans toutes les maisons de production ; c'est la grande époque des extérieurs et l'on tourne partout des films de toute sorte. Les plus importantes firmes élaborent une à une leur programme de la prochaine saison.

Jetons, par exemple, un coup d'œil sur l'ensemble de films qui doit composer la production Paramount pour la saison 1934-35.

Nous relevons d'abord toute une série de films que nous avons vus ces derniers temps dans les grands cinémas d'exclusivité et que le public des salles de quartier applaudira dès le début de la saison, tels que *Fédora*, *Le Club de Minuit* et *Boléro* avec le brillant Georges Raft, *Triomphe de la jeunesse*, où Cécil B. de Mille dirige cinq mille « moins de 20 ans » avec sa maîtrise habituelle, *Le Chant du berceau*, avec l'étonnante Dorothea Wieck, *Sérénade à trois* qui nous révèle un trio inoubliable : Gary Cooper, Miriam Hopkins et Fredric March, *Trois jours chez les vivants*, avec ce même Fredric March dont la popularité en France grandit de jour en jour ; *L'Aigle et le Vautour*, encore avec Fredric March, Cary Grant, Carole Lombard et Jack Oakie ; *Je ne suis pas un ange* avec la terrible Maë West, et enfin *Chanteuse de cabaret* avec Claudette Colbert.

Deux autres films attirent plus particulièrement notre attention ; les deux ont pour vedette Albert Préjean et seront tournés aux studios de Joinville. C'est d'abord *La crise est finie* dont Robert Siodmak vient de donner le dernier tour de manivelle et qui est interprété, outre le sympathique jeune premier que nous venons de citer, par Danièle Darrieux,

Suzanne Dehelly, René Lestelly, Carpentier, Jeanne Loury, Milly Mathis, etc... Le deuxième réjouira les innombrables amateurs d'opérettes, genre « Bouffes Parisiens », il s'agit, en effet, de l'adaptation parlante de la fameuse opérette à grand spectacle de Christiné et Willemetz qui tint l'affiche de ce théâtre pendant

des mois et des mois. C'est René Guissart qui, comme nous l'avons déjà annoncé, en dirigera la mise en scène et Danièle Darrieux, Claude Dauphin, Baron fils et Larquey entoureront Préjean dans la distribution.

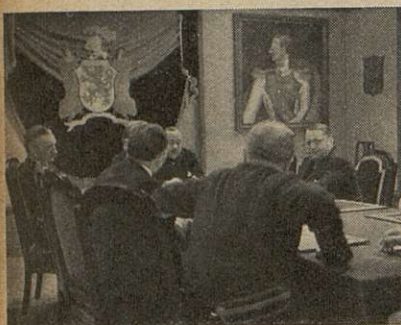
Quatre autres films seront réalisés également aux studios de Joinville. Ce sont :

Ci-dessus : Jean Murat, Claude Dauphin, Albert Préjean

Fredric March, Elissa Lanzi et Ida Lupino qu'on applaudira dans plusieurs films au cours de la saison prochaine.



Au centre, Richard Barthelmess



Le conseil des Ministres



André Burgère et Jacqueline Daix



Alexandre Darcy et Marie Bell

Une idée fixe, bande comique qu'animerait Victor Boucher ; *Gentleman*, comédie romanesque d'Yves Mirande, avec Jean Murat, Meg Lemonnier, Marguerite Moreno et Georges Grossmith ; *La Vie de Bohème*, adapté du fameux drame de Murger et Barrière, par le metteur en scène Abel Gance ; et *L'Ecole des contribuables* où René Guissart dirigera une troupe composée d'Armand Bernard, Pauley, Mireille Perrey, Pierre Stephen, Larquey et Christiane Delyne.

Enfin les studios spécialisés dans la projection des films en langue anglaise nous feront connaître au cours de la saison prochaine le meilleur de la production américaine. Citons, entre autres, *L'Impératrice Rouge* avec l'incomparable Marlène Dietrich ; *Rapt d'enfant*, avec Dorothea Wieck et « Baby » Le Roy ; *Ce n'est pas un péché* avec Maë West ; *El Matador*, grand film d'extérieurs avec Georges Raft ;

Grand flirt, avec le couple Ellisa Landi-Adolphe Menjou ; *Haine d'artistes*, avec Carl Brisson, Victor Mac Laglen, Jack Oakie, etc... ; *Crime sans passion*, avec Claude Rains, le fameux « homme invisible » ; *C'est pour toujours*, avec Gary Cooper ; *L'Ecole de beauté*, avec Buster Crabbe, Ida Lupino et 30 lauréats d'un concours international de beauté ; *Oncle Tobi*, film de far-west avec le jeune Jackie Cooper ; *Les mystères de Londres*, avec Sylvia Sydney et Georges Raft, que nous verrons pour la première fois ensemble, un film avec le puissant Charles Laughton et enfin le fameux « gros morceau » annuel de Cécil B. de Mille : *Cléopâtre*, qu'incarnera Claudette Colbert.

Voilà du pain, et du bon, sur la planche 1934-35. Passons donc de bonnes vacances ; d'agréables surprises nous sont réservées pour la rentrée.

Jean de MARBEL.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

El Djézaïr. — Ça promet : dès votre première correspondance, vous jetez la suspicion sur certain de mes dires : 'affirme et je confirme, belle Algéroise, que Pierre Blancher est né sous le nom de Pierre Blanchard. 1° Je vous donne les adresses de Gaby Morlay et Henri Rollan sans vous garantir que ces deux artistes, dont le nombre d'admirateurs est incalculable, vous répondront : Gaby, 21, rue des Tourelles, à Boulogne-sur-Seine et Henri, 30, rue de Bruxelles, à Paris ; 2° Brigitte Helm a du talent, mais elle le dissimule sous sa froideur légendaire ; 3° Parfaitement d'accord avec vous au sujet de mariage de Charles Boyer ; cela n'a rien à voir avec ses films et son talent. Mais je ne crois vraiment pas qu'il ait le temps de répondre à ses admiratrices ; pensez ! Un jeune marié ! et Pat, que dirait-elle ? Henry Garat tourne en effet dans *Prince de minuit*.

Future reporter. — Persévérez dans vos intentions, mais je vous garantis que vous en verrez de vertes et pas mûres et si ce que vous avez appris sur Suzy Vernon vous a peiné, je me demande comment vous subirez les autres coups que le sort vous réserve en tant que reporter. 1° Jean Servais, 36, avenue Junot, à Paris ; 2° La petite fille qui tenait le rôle de Suzy dans chanteuse de cabaret et la même que celle qui jouait dans Jennie Gerhardt et elle s'appelle Cora Sue Collins ; 3° Le film d'aviation *Brevet 95-75* ne sortira probablement pas avant la rentrée prochaine.

Roland le preux. — Et le fidèle, n'est-ce pas ? 1° Lisette Lanvin habite à Paris, 4, rue Alexandre Liaume (7^e), elle a bien l'âge que vous lui donnez. Renée Saint-Cyr et Mona Goya, 100, rue Lauriston ; 2° Je ne sais rien de l'artiste dont vous me parlez. Josette Pfister ; 3° Voyez d'autre part votre nouvelle demande de correspondance.

Foux de Loretta Yonng. — Garçon... une douche... une l et calmez-vous, vous la verrez bientôt dans la version doublée de *Mans's Castle* : ceux de la zone. Quant à Meg Lemonnier, elle est de nationalité canadienne. Son dernier film est *Princesse Czaras*, qu'on vient de présenter et qu'elle interprète avec les fameux duettistes Pills et Tabet, dont ce sont les débuts à l'écran. Félix Oudart, Marcel Vibert et Lyne Clevers.

Incognito. — A vos ordres, très vénéré personnage, j'ai décommandé la nanfane et les bignous, ce qui ne m'empêche pas de vous souhaiter la bien-

venue. Paul Bernard et Kate de Nagy, C^e Alliance cinématographique européenne, 11 bis, rue Volney à Paris (2^e). L'interprète du rôle de Mitzi dans *La jeune fille d'une nuit* s'appelle Monette Dinay.

Remember Séverin-Mars. — Allons tout est bien qui finit bien. S'il nous arrive de ne donner que le titre anglais de certains films critiqués, c'est que le titre français de ces réalisations n'a pas encore été fixé par la maison de production. Je crois qu'il serait en effet préférable que vous vous adressiez à M. Pascal pour l'intéressante suggestion qui vous est venue à l'idée.

Je n'ai aucune nouvelle de Jean Arroy. En ce qui concerne *La bête humaine*, de Zola, rien de définitif n'a été décidé, mais il est question de Marcel L'Herbier comme metteur en scène.

Lucile. — Ma bonté est sans limites, ma chère. André Berley est effectivement rentré d'Amérique en même temps que Jean Murat et Annabella, il ne tourne rien en ce moment. Quant à Yvonne Drines, elle porte son vrai nom.

Matricule 59. — Les amis de mes amis sont mes amis ; soyez le bienvenu ! Mais je n'ai aucun renseignement sur cet Henri de Saint Pucq, de l'Opéra. Voici les adresses que vous désirez connaître : Kate de Nagy, Berlin, Charlottenbourg, 9, Krantz, allée 8 et Jean Max, 50, avenue de Versailles, à Paris.

Jean François. — Main dans la main, n'est-ce pas ? C'est avec la plus grande bienveillance que j'ai examiné votre petite affaire. Je ne veux pas vous laisser plus longtemps bercer d'un vain espoir. Un artiste ne mettra jamais la somme que vous proposez (ni même une quelconque somme, si minime soit-elle) car il lui suffit, s'il tient à paraître sous un nom à part, d'en imaginer un selon sa fantaisie. Il suffit de choisir un prénom sur un calendrier, d'y ajouter la particule de mettre ensuite bout à bout des lettres quelconques de l'alphabet ; on obtient ainsi un nom mirifique, tel que, par exemple, François de Rassac, Xavier de Rompourguet ; le nombre de combinaisons est infini. Aviez-vous réfléchi à cela ?

Je suis vraiment très content. — J'en suis fort aise, ô disciple du maître, Paul Colline. Voici l'adresse de ce dernier : 10, place Dauphine, Paris (1^{er}).

Jean Cafard. — L'un est vraiment très content, l'autre a le cafard ! Comment s'y retrouver !... Jean Forest a 22 ans et il demeure à Paris, 8, rue Ruhmkorff.

Le masque qui tombe. — Hum ! méfions-nous ! Encore une histoire de la mafia ! Et bien, mon ami, songez qu'en fait de mafia, le film policier dont vous me parlez est sorti la semaine dernière au Paramount. D'autre part, on projette en ce moment dans un cinéma d'exclusivité de Clichy un film policier tiré d'une œuvre du célèbre H. G. Wells, *La triple énigme*. Georges Cohen nous en donnera la critique la semaine prochaine. Je ne vous cache pas que je préfère nettement, dans ce genre, ce que nous ont donné les Américains à ce que nous avons fait jusqu'ici en France. Et sur ce, une poignée de mains maffiatique.

L'homme invisible. — Oh ! mais, ça m'a tout l'air d'être du plagiat, ça ; et si jamais l'autre s'en aperçoit, quel potin ça va faire ! Voici les adresses que vous sollicitez de ma grande complaisance (sic) : Gaby Morlay, 30, rue des Tourelles, à Boulogne-sur-Seine ; Josseline Gaël, 26, rue Duhamel, à Paris ; Betty Stockfield, 26, rue de la Faisanderie, à Paris ; Jean Marchat, 5, rue Houdon, également à Paris ; enfin, Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles, à Paris.

S. O. S. — Voilà, voilà, j'arrive. A propos, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous voulez arriver (que d'arrivages, cré-dieu !) à percer dans la carrière cinématographique ? Après tout, ne vit-on pas d'illusions ? En tous cas, si j'ai un conseil à vous donner, c'est bien celui d'abandonner sur le champ votre projet de quitter sur le champ un chemin au bout duquel ne figurent qu'incertitude et déception.

Bolide. — Avec ça, vous irez vite et loin (ou, si vous préférez, vite et fort, comme disait l'autre). Les principaux interprètes de *La route est belle* étaient André Baugé, Mady Berry, Tonia Navar, Léon Bary et Laurette Henry. Dites donc, en fait de bolide, il me semble plutôt que vous marchez en arrière ; la route est peut-être moins belle en avant !

Vinirin. — Voici les adresses que vous désirez connaître : Léon Belières, 120, rue de la Tombe-Issoire (14^e), André Berley, 51, rue de la Condamine, à Paris ; Georges Pitoëff, 3, villa Pasteur, à Neuilly ; Madeleine Guitty, 83, rue Rochechouart (9^e) ; Lisette Lanvin, 4, rue Alexandre-Liaume (7^e) ; Saint-Granier, 29, rue des Gravières, à Neuilly-sur-Seine. Savez-vous que votre demande me paraît un peu louche. En effet, après recherches, je constate que les mêmes adresses, exactement, m'avaient été demandées par **Pierre Harat**, un autre

de mes correspondants, consultez le numéro 13 de *Ciné-Magazine* (12 juillet 1934) ; vous constaterez vous-même. Simple coïncidence ? Ou quoi ? J'exige des explications et demanderai la nomination d'une commission d'enquête si besoin est ; vous savez quels sales tours ça peut jouer (n'est-ce pas ? M. Doumergue), à bon entendeur, salut !

Thank you. — Il n'y a vraiment pas de quoi, my dear ! Et si vous avez besoin de tout autre renseignement, n'hésitez pas une seconde à me consulter. Notre service photos d'artistes effectue ses envois dans n'importe quel pays du monde et je puis même vous signaler, en passant, qu'un de ses plus gros clients, un libraire, réside à Phnom-Pehn, en Indochine. Pour vous, le tarif des photos est le même (75 centimes le format cartes-postales, par dix, et 3 francs en 18x24) ; seul, le tarif postal d'expéditions change. Nous n'avons pas encore de portrait de Pierre-Richard Willm en 18x24 ; il sera édité d'ici un mois environ.

Many. — What ? Voici les adresses que vous désirez : Thonny Bourdelle, 1, rue Truffaut ; Henry Garat, 3, rue des Dardanelles ; Pierre Blanchard, 5, place du Panthéon ; René Saint-Cyr, 30, quai de Passy ; Suzy Vernon, 2, rue Catulle-Mendès, tous à Paris, et enfin, Annabella, qui vient de déménager, 17, parc de Montretout à Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Ah ! j'y suis : many adresses.

Un de Meknès. — Vous pouvez vous procurer tous les numéros de la nouvelle collection hebdomadaire de *Ciné-Magazine* en nous adressant 1 fr. 50 par numéro, soit sous forme de mandat, soit en timbres-poste. Je suis flatté de l'intérêt que vous portez à *Ciné-Magazine* en général et au courrier des lecteurs en particulier. Les principaux interprètes du *Chemin du Paradis* étaient : Henry Garat, René Lefebvre, Jacques Maury, Lilian Harvey, Olga Tchekowa et Gaston Jaquet.

Baby. — Faites risette et je vais vous répondre : Odette Talazac a effective-

ment l'âge que vous lui donnez et non seulement elle a fait du théâtre, mais aussi du concert.

I love Henry. — Les renseignements que vous me demandez nécessitent pour moi de minutieuses recherches ; j'y répondrai dans le prochain numéro. So long...

Jean Neuard. — Si vous l'avez entendu dire, je n'ai jamais eu vent, moi, personnellement, qu'André Baugé ait été coureur cycliste. Il était marié et vient de divorcer tout récemment. Il habite, 3, rue des Côtes, à Maisons-Laffitte. Je n'ai pas encore l'adresse du tailleur de Pierre-Richard Willm ; dès que j'aurai pu me procurer ce renseignement, je vous le communiquerai.

Jean Neuard désirerait correspondre avec **Pierre-Richard Willm et moi...** et le prie de lui donner son adresse.

Haydée. — Soyez patiente ; c'est une vertu essentielle dès qu'on a affaire à

des artistes. **Poliche** est sorti au Marignan cette semaine. Le petit Jacques sortira au début de la prochaine saison. Je me suis occupé de faire faire le nécessaire pour que vous receviez votre journal en temps voulu. Satisfaction vous sera donnée.

Amoureux fou de Jean Harlow. — Je conçois le choc qu'a dû vous causer le —5° de Jean Valdois ; mais personnellement, j'ai l'impression que Jean ne mérite vraiment pas le sort qui lui est fait dans le thermomètre des vedettes et l'heure de sa disgrâce, comme vous dites, n'a pas encore sonnée. Ce que je puis vous affirmer, c'est que ses yeux sont bien toujours de la même couleur

Cocorico de Monge. — Un nouveau monstre du Loch Ness, sans doute. Et il est curieux, dit-il. L'âge de Meg Lemonnier ? 22 ans ; son adresse : 7, rue Mignard, à Paris. Jean-Pierre Aumont demeure 195, boulevard Maiesherbes, dans le 17^e.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 26 juillet au 1^{er} août 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

XIX^e BIENNALE
II^e EXPOSITION
INTERNATIONALE D'ART
CINÉMATOGRAPHIQUE
A
VENISE
DU 1^{er} AU 15 AOÛT 1934

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 27 juillet au 2 août 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O **STUDIO UNIVERSEL**, 31, av. Opéra.
Les nuits de Broadway.

2^e

O **CINEAC**, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O **CINE-OPERA**, 32, av. de l'Opéra.
Knock. Dr Jekyll et M. Hyde.
O **CINEPHONE**, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O **CORSO-OPERA**, 27, bd des Italiens.
Mata-Hari.
O **GAUMONT-THEATRE**, 7, b. Poissonne.
O **IMPERIAL-PATHE**, 29, bd Italiens.
Festival Mickey.

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
O **MARIVAUD-PATHE**, 29, bd Italiens.
Le scandale.
O **OMNIA-PATHE**, 5, bd Montmartre.
Actualités du jour.
O **PARISIANA**, 27, bd Poissonnière.
O **REX**, 1, boulevard Poissonnière.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
O **KINERAMA**, 37, bd Saint-Martin.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Conférences.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
Rez-de-chaussée : Fedora.
1^{er} étage : Casanova.

4^e

O **CYRANO**, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain.
Ne sois pas jalouse. La grande muraille.
■ **MESANGE**, 3, rue d'Arras.
Le long des quais.
MONCE, 34, rue Monge.
La 40 CV du Roi.
PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin.
Bottoms up. Tonnerre sur le Mexique.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Les Bleus du Ciel.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Relâche.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Morning glory.
■ **DANTON**, 99, bd Saint-Germain.
42^e rue.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Gilgi. Symphonies tziganes.
RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Primerose.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Sorrell et son fils, Cœur de lilas.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
Houp-là. La 40 CV du Roi.
O **CINEMA AUBERT**, 55, av. Bosquet.
L'amour en 6 jours. Le fou volant.
LA PACODE, 59 bis, r. de Babylone.
MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.
RECAMIER, 3, rue Recamier.
Poil de carotte.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
Château de rêve.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188, av. Ch.-Elys.
Le désert blanc.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
Le Maître du crime.
COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.
ELYSEE-GAUMONT, 79, av. Ch.-Elysé.
Ravone Nemo.
ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York-Miami.

LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Trois jours chez les vivants.
O **MADELEINE**, 14, b. de la Madeleine.
Compagnons de la Noubia.
MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
Massacre.

O **MARIGNAN-PATHE**, 27, av. Ch.-Elys.
Polche.
O **PEPINIERE**, 9, rue de la Pépinière.
■ **STUDIO DIAMANT**, pl. St-Augustin.
Clôture annuelle.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.
Aggie Appleby.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Morning glory.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O **APOLLO**, 20, rue de Clichy.
Toute la femme. La triple énigme.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O **AUBERT-PALACE**, 24, bd Italiens.
Le Congrès s'amuse.
O **CAMEO**, 32, bd des Italiens.
Love on wheels.
O **CINE-ACTUALITES**, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O **CINE-PARIS-MIDI**, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
DELTA, 17, bd Rochechouart.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.

GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
O **MAX LINDER-PATHE**, bd Poisson.
Clôture annuelle.
O **OLYMPIA**, 28, bd des Capucines.
O **PARAMOUNT**, 2, bd des Capucines.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
3 %. Théodore et Cie.
■ **ROXY**, 65 bis, rue Rochechouart.
Mireille. Le chemin du Paradis.
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Clôture.

10^e

O **BOULVARDIA**, 42, bd B.-Nouvelle.
O **CARILLON**, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O **CHATEAU-D'EAU**, 61, r. Chât.-d'Eau.
Primerose. L'ai-je bien gagné ?
O **CRYSTAL-PALACE**, 9, r. la Fidélité.
O **ELDORADO**, 4, bd de Strasbourg.
La jeune fille d'une nuit.
Paprika.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Clôture annuelle.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Poil de carotte. Paris-Méditerranée.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
Le roi du cirage.
O **PARIS-CINE**, 17, bd de Strasbourg.
■ **PARMENTIER**, 156, av. Parmentier.
O **PATHE-JOURNAL**, 6 bd Saint-Denis.
Actualités. Dessins animés.
O **SAINT-DENIS**, 8, bd Bonne-Nouvelle.
Orages.
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Un tour de cochon. Dix contre un.
TIVOLI, 14, rue de la Douane.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir.
Pomme d'amour.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Boubouroche. La paix chez soi.
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
L'homme qui assassina. Chercheuses d'or.
CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
Le Diable blanc. Château de rêve.
CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O **CINE-PARIS-SOIR**, 5, av. République.
Actualités. Dessins animés.
EXCELSIOR, 105, av. la République.
Clôture annuelle.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.

TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
Sorrell et son fils, Cœur de lilas.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
3 %. Théodore et Cie.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Une nuit au Paradis. Coffr. de laque.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
La coupe de Calcutta. On a volé un homme.
TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy.
La Route est belle.
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
Tumultes.
EDEN des Gobelins, 57, av. Gobelins.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
■ **JEANNE D'ARC**, 45, bd St-Marcel.
Houp-là. On a volé un homme.
■ **PALACE D'ITALIE**, 190, av. Choisy.
On a volé un homme.
PALAIS DES Gobelins.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
3 %. Théodore et Cie.

14^e

CASINO MONTMARNASSE, 35, r. Gaité.
Le père prématuré. Tarzan.
■ **CINEMA DENFERT**, 24, pl. D.-Ro.
O **DELAMBRE-CINEMA**, 11, r. Delamb.
Mata-Hari. Kaiserwaltz (vers. orig. s. titres français).
GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
La 40 CV du Roi.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTMARNASSE, 3, rue d'Odessa.
La 40 CV du Roi.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
L'amour en 6 jours. Le fou volant.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
ORLEANS-PALACE, 100-102, b. Jour.
PATHE-ORLEANS, 97, av. d'Orléans.
Poil de carotte. Enlevez-moi.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Tessa.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
Oliver Twist.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ **CASINO GRENELLE**, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moisant.
Clôture annuelle.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
L'amour en 6 jours. Le fou volant.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Les Forçats de la nuit. Le Bagnard.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre.
L'affaire Blaireau. Les surprises du divorce.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
La 40 CV du Roi. Houp-là !
MACIQUE, 204-206, r. la Convention.
Les deux orphelins.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.
ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
Le roi des resquilleurs.
SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
Rois bis. Son singe et moi.
■ **VARIETES-CINEMA**, 17, r. C.-Nivert.
Un caprice de la Pompadour.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Ozernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40 r. Fontaine.
■ **GRAND-ROYAL**, 85, av. Gde-Armée.
Sur la piste de l'or. En plein dans le mille.

EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
Son homme. Château de Rêve.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
L'Épervier. La chanson d'une nuit.
NAPOLÉON, 4, av. de la Grde-Armée.
It's a king. Vienne 1934.
PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
REGENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
Il était une fois. Toto.
PASSY, 95, rue de Passy.
Une jeune fille et un million. Le chanteur inconnu.

17^e

BATICNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Les deux Canards. Tunnel.
CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LEGENDE, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
L'Amour en cage. S. O. S. Iceberg, (vers. orig.).
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Clôture annuelle.
DEMOURS, 7, rue Demours.
L'Épervier. La chanson d'une nuit.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
Clôture annuelle.
GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
Clôture annuelle.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Le chemin de la Vie.
PRINTANIA, 32, rue Brochant.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.
O **ROYAL-PATHE**, 37, av. de Wagram.
Le Maître de forges.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.
STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Relâche.
STUDIO HAUSSMANN, 16, r. Monceau.
Valse impériale.
THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
La grande cage. Bach millionnaire.
VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Fanatisme. Après l'amour.

18^e

O **ACORA**, 64, boulevard de Clichy.
La fusée.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
3 %. Les gâtés de l'escadron.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
3 %. Les gâtés de l'escadron.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
Pêcheur d'Islande.
GAUMONT-PALACE, place Clichy.
Les ailes brisées.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.
L'amour en 6 jours. Le fou volant.
METROPOL, 86, av. de Saint-Ouen.
3 %. Théodore et Cie.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
Fanny.
MOULIN-ROUGE.
Le train de 8 h. 47.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
Le calvaire de Michel Ferrier. Madame Guillotine.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
■ **ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.
Le premier mot d'amour.
ORNANO, 43, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
L'Épervier. La Chanson d'une nuit.
STEPHENSON, 18, rue Stephenson.
■ **STUDIO FOURMI**, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Dollars et whisky. Un chien andalou.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville.
Il était une fois. La merveilleuse journée.
CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
■ **FLOREAL**, 13, rue de Belleville.
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
Népouse pas ta fille. En bordée.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 a. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.
■ **SECRETAN-PALACE**, 55, r. de Meaux.

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.
■ **COCORICO**, 128, bd de Belleville.
La valse du bonheur.
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
FEERIQUE-PATHE, 146, r. de Bellev.
Les gâtés de l'escadron. Miquette et sa mère.
MESNIL-PALACE, 38, r. Ménilmontant.
Cœur d'espionne.
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.

GAMBETTA-AUBERT, 6, rue Belgrand.
Sorrell et son fils, Cœur de lilas.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta.
CAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
Accusée levez-vous.
■ **MENIL-PALACE**, 3, r. Ménilmontant.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
Sorrell et son fils, Cœur de lilas.
■ **PYRENEES-PALACE**, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, r. de Ménilmontant.
STELLA-PALACE, 11, rue des Pyrénées.
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission).

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
ISSY-LES-MOULINEUX. — Mignon-Palace.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CYR. — Au Coucou.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.
SAINT-CRATIE. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania.
Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendide-Cinéma. — Palace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CALAIS. — Théâtre des Arts.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic Plein Air. — Riviéra.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
CANCES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Théâtre-Cinéma.
HAVRE FRILEUSE. — Royal.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazemmes. — Omnia-Pathé. — Remy.

LORIENT. — Sélect. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellocour.
MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAUX. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma-Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
YONNAX. — Casino-Théâtre.
PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONTOISE. — Excelsior-Palace.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés-Cinéma.
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal Cronels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
Vienne. — Salle Berlioz.
VILLEURBANNE. — Kursaal. — Cinéma Vire. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma-Théâtre. — Orasulul T-Séverin.
CONSTANTINOPOLE. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

26 JUILLET 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



*l'ardente
Lupe Vélez*